

L'amour ne vit que dans les obstacles

Un des spectacles les plus curieux et les plus émouvants est celui que donne deux fois par semaine chacune des vingt mairies de Paris.

L'an passé, j'accompagnais, à la mairie de l'Opéra, une jeune fiancée dont je ne vous dirai pas l'histoire; mais j'appris un mariage étrange et mystérieux. J'avais vu monter dans un landau, un jeune homme fort pâle et une jeune fille qui semblait sortir du tombeau. On eût dit des fiancés de la dernière heure.

Écoutez cette histoire :

Il y a vingt-trois ans, un enfant venait au monde incognito, rue de Grenelle; c'était le

fil d'une institutrice, — toujours les institutrices! — Celle-ci fut cruellement punie d'avoir péché, car elle mourut en couches.

Il resta l'enfant.

Le père était tout simplement un pair de France, un parvenu du règne de Louis-Philippe, qui avait gagné sa fortune dans les machiavélismes innocents de la politique.

Il avait épousé une de ces femmes bien connues alors qui s'étaient modelées sur les créations de Balzac, après avoir lu *le Lis dans la vallée*. Celle-ci vivait dans un petit château, toujours amoureuse en rêve, ne voyant presque jamais son mari, tant elle avait peur des réalités bourgeoises. La pauvre rêveuse ne survécut que peu de jours à l'institutrice.

Mais quoique le mari ne fût plus le mari de sa femme, il ne pouvait pourtant pas aller, à la mairie de la rue de Grenelle, déclarer avec deux témoins que l'enfant qui venait de naître était de demoiselle Théodule-Malvina Carrière et de lui-même, Pierre-Antoine ***, pair de France, commandeur de la Légion d'honneur et grand-croix d'Isabelle la Catholique.

On pouvait bien mettre : *père inconnu*;

mais le pair de France n'avait qu'une fille et il regrettait fort de ne pouvoir donner son nom, qui fut célèbre un instant, à ce fils de l'amour.

Un de ses frères, qui attendait de lui sa fortune, était témoin de ses inquiétudes et de ses douleurs, car il pleurait à vraies larmes la malheureuse institutrice.

— Eh bien, cet enfant, lui dit-il, que vas-tu en faire ?

— Ce que je veux en faire ? Je veux qu'il soit mon fils ; il sera mon fils, et mon plus grand chagrin, c'est qu'il ne puisse porter mon nom.

— Qu'à cela ne tienne, dit le frère, moi qui n'ai rien à risquer, ni femme, ni position, je vais le reconnaître.

Les deux frères se jettent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu me sauves l'honneur, car cette femme qui vient de mourir chez moi, cet enfant qu'on n'a peut-être pas bien caché, tout m'accuserait. Et puis, ma femme est si romanesque ! Elle voit la duchesse d'Orléans et pourrait me faire un très mauvais parti à la Cour.

Mais je me hâte de sauter à pieds joints par-dessus ce prologue de mélodrame, car ces amours d'institutrice et de pair de France ressemblent trop à un roman de l'Ambigu-Tragique.

Le pair de France fut si content de son frère, que celui-ci devint receveur général et se maria avec une des riches héritières du Bordelais, quoiqu'il eût déclaré que l'enfant, qui vivait tantôt avec lui, tantôt avec son frère, était bien son fils.

Un an après son mariage, il avait une fille.

Trois années seulement séparaient ces deux enfants. Jamais frère et sœur ne s'étaient mieux entendus.

Les années de collège et de couvent, tout en éloignant Guillaume de Marguerite, ne firent que rapprocher leurs cœurs. Pendant les vacances, ils ne se pouvaient quitter ; quand l'ex-pair de France, — car la révolution de février avait passé par là, — invitait Guillaume dans son hôtel ou dans son château, Marguerite, sous prétexte d'aller voir sa cousine, accompagnait toujours son frère.

Vint le temps, le beau temps celui-là, où le

jeune homme sortit de la prison du lycée, la jeune fille du Sacré-Cœur. Toute l'année en vacances ! ce fut le paradis sur la terre : — Mon frère ! — Ma sœur ! — Que tu es beau ! Que tu es belle ! — Comme je t'aime ! — Comme c'est bon d'embrasser sa sœur !

C'était du Chateaubriand tout pur.

Tout le monde s'étonnait de cette intimité du frère et de la sœur.

— Mon père, dit un jour la fille de l'ex-pair de France, sais-tu que Guillaume et Marguerite sont ridicules !

— Pourquoi donc, mon enfant ?

— Figure-toi que, sous prétexte d'étudier son droit, Guillaume fait de la tapisserie avec Marguerite, et que Marguerite, sous prétexte qu'elle n'aime pas le bal, passe toutes ses soirées à lire avec Guillaume.

Un trait de lumière passa, pour la première fois, dans l'esprit du père.

— S'il l'aimait ! se dit-il à lui-même.

Il regarda de plus près, et surprit ce secret terrible que le *frère* et la *sœur* ne s'avouaient pas à eux-mêmes. Il rappela son frère, qui était en voyage.

— Tu ne sais pas ? Guillaume aime Marguerite.

Le père de Marguerite eut peur.

— Mais Marguerite n'aime pas Guillaume, dit-il, comme en interrogeant son frère.

— Tu ne vois donc pas comme elle est pâle et inquiète ; ce cœur-là souffre, cet esprit-là cherche ; Marguerite sent un abîme devant elle.

— Oh ! mon Dieu ! qui pouvait se douter qu'un pareil malheur nous atteindrait ?

— Je vais faire voyager ton fils, — mon fils ! Je vais partir avec lui. — Pendant notre absence, je te confie ma fille ; tâche de marier la tienne, je mets cent mille francs dans la corbeille.

Et les deux frères s'embrassèrent avec effusion comme le jour de la naissance de Guillaume.

L'ex-pair de France voyagea avec son fils. Les adieux furent déchirants ; Guillaume promit d'écrire tous les jours : ce n'était pas assez, Marguerite voulait tous les jours une lettre et une dépêche télégraphique.

Quinze jours à peine s'étaient passés que le

père de Marguerite arrivait à l'improviste avec un auditeur au conseil d'État dans le petit salon de son appartement où babillaient les deux cousines.

Sans doute on parlait de Guillaume ; le père présenta M. *** , qui fut deux heures durant spirituel comme un auditeur au conseil d'État. Après le thé, la cousine étant allée se coucher, le père annonça à Marguerite que M. *** était un mari accompli.

— C'est pour cela, dit Marguerite, que je n'en veux pas ; d'ailleurs, ni celui-ci ni aucun autre.

— Que voilà une belle idée ! dit le père. Et pourquoi donc ?

— Parce que je veux vivre avec toi et avec mon frère. Se marier, tu le sais bien, c'est épouser le malheur ; regarde plutôt autour de nous, toutes mes amies mariées pleurent.

Vainement le père insista ; il parla d'un jeune colonel, d'un savant, d'un conducteur de cotillon : la jeune fille fut stoïque en ses conclusions.

Elle finit par dire un jour à son père avec un air inspiré :

— Je me marierai dans le ciel.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Marguerite ?

— Cela veut dire que, si tu me tourmentes encore, j'irai m'ensevelir au couvent.

Et elle poursuivit avec une tristesse inexprimable, tout en essayant de sourire :

— Ce n'est pas la peine, j'ai si peu de temps à vivre !

— Quelle idée ! toi qui n'as jamais été malade.

Et le père appuya sa fille sur son cœur sans pouvoir retenir ses larmes.

— Je suis malade de la pire des maladies, malade du cœur, malade de l'âme.

— Je ne comprends pas, parle-moi, parle-moi, je t'en supplie.

— Tu comprendrais encore bien moins si je te parlais.

Ce fut en vain que le père insista ; le lendemain il trouva sa fille couchée avec la fièvre ; elle avait reçu une lettre de Guillaume qui lui annonçait qu'au lieu de revenir bientôt il partait pour les Indes par ordre de son père.

— Papa, si mon frère ne revient pas, je vais mourir.

La fièvre avait saisi Marguerite ; toute la Faculté fut appelée, on lui trouva vingt maladies qu'elle n'avait pas ; aucun des illustres médecins ne découvrit la vraie ; je me trompe, M. Bouillaud prit le père à part et lui dit :

— Votre fille va mourir d'un chagrin d'amour. C'est contre cette maladie-là que nous ne pouvons rien ; ne comptez donc pas sur moi, je ne reviendrai pas.

Il n'y a que les grands médecins qui aillent jusqu'au cœur.

Le père se rappela alors les paroles de sa fille : *Je vais mourir si Guillaume ne revient pas*. Il envoya une dépêche télégraphique qui atteignit son frère à Naples :

Revenez, revenez, Marguerite se meurt.

Quand Guillaume arriva, il était mourant lui-même ; il se jeta dans les bras de Marguerite comme s'il eût dû lui laisser son âme.

— Dieu soit loué ! lui dit-elle, je puis te dire adieu avant de mourir !

— Mourir ! tu veux donc que je meure aussi ?

Les deux pères étaient là.

— Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre, dit le vrai père de Guillaume, puisque vous avez, contre notre attente, trahi une supercherie dont je ne vous dirai pas la raison. Puisque vous vous aimez comme des amoureux, vous qui ne deviez vous aimer que fraternellement...

Marguerite était pâle comme une morte, Guillaume n'osait écouter. Il semblait que Dieu lui-même allait parler.

— Sachez donc, Marguerite, que vous n'êtes pas la sœur de Guillaume !

La jeune fille poussa un cri de délivrance et s'évanouit. Guillaume l'embrassa si doucement qu'elle revint à elle plus d'à moitié guérie.

— Mais c'est donc un miracle ! dit-elle. Ah ! comme je t'aime maintenant que tu n'es plus mon frère !

Elle dit ces mots si bas que Guillaume les entendit à peine.

Cependant les deux pères désespérés tenaient conseil : la loi était là, inflexible et inviolable, ils l'avaient trahie, et elle se retournait contre eux.

— Il faut pourtant, dit l'ex-pair de France, que je fasse rectifier cet acte de naissance.

— C'est impossible ! dit le père de Marguerite.

— Je sais bien que c'est impossible, mais je le ferai.

— Comment ?

Deux mois après, ceux-là qui avaient été frère et sœur, cousin et cousine, sont aujourd'hui des épousés en pleine lune de miel.

Vous croyez qu'à cette heure Marguerite est aux anges et Guillaume bien heureux ? il faut en rabattre de beaucoup.

Après six mois de mariage, ces amoureux enragés, — Guillaume, qui aurait fait la conquête de la toison d'or pour épouser Marguerite, Marguerite, qui eût traversé l'Helléspot pour tendre la main à son cousin, — eh bien, ils ne s'aimaient plus que comme frère et sœur.

Les belles fureurs de la passion, les aspirations vers l'impossible, les désespoirs de n'être pas allés ensemble à l'autel et au lit nuptial, tout cela s'était évanoui.

Si bien que déjà on assure que Guillaume

ne jure que par madame d'Argicourt, sa voisine de campagne, tandis que Marguerite ne jure que par le prince Rio, qu'elle accapare dans tous les salons et qu'elle condamne à ses menus propos.

L'amour n'est donc toujours qu'un steeple-chase.

Dès qu'il ne court plus d'obstacles et de dangers, il mange son foin au râtelier ; il ne danse plus, il ne piaffe plus, il ne hennit plus.

Et combien d'autres histoires détachées du livre de la vie contemporaine on contait ainsi chez Violette et chez madame de Montmartel ! Le roman de cette bouquetière de Mabilille qui vient de se marier avec le comte de ***, pour entrer de plain-pied dans un hôtel et dans un château. — L'équipée de cette grande dame enlevée par un homme qui n'est pas à la hauteur de sa bonne fortune, et qui, à la première station, s'écrie : « Ce n'est que cela ! » — L'aventure de mademoiselle ***, qui disparaît de la maison paternelle et qu'on retrouve le lendemain faisant la petite guerre à Vincennes —

elle, petite-fille d'un maréchal de l'empire ! — Et ces quatre étoiles des Folies-Marigny, qui jouaient en même temps dans je ne sais plus quoi, sans souci de leurs noms héraldiques.

On criait à l'in vraisemblance de toutes ces histoires, mais les conteurs les marquaient au coin de la vérité, parce qu'ils y avaient toujours joué un rôle.

Ce n'était pas d'ailleurs pour malmener les femmes qu'on parlait d'elles; on leur donnait le bénéfice du péché originel. On ne condamnait pas l'humanité, parce qu'elle a des défaillances, parce que Dieu a imposé le mal à côté du bien, parce que le spectacle de la nature prêche l'expansion dans l'amour. Et d'ailleurs, le monde n'a-t-il pas toujours été ainsi? Quand donc la passion a-t-elle porté un cilice?

Madame de Montmartel, belle paresseuse qu'elle était, ne voulait rien conter, non plus que Violette. Elles étaient presque toujours assises l'une à côté de l'autre, comme pour se faire contraste ou plutôt comme pour créer un tableau harmonieux. On avait sous le même regard la beauté blonde et la beauté brune

dans ses deux expressions les plus charmantes, parce que la blonde avait l'œil noir et que la brune avait l'œil bleu.

En voyant les deux amies, tous les hommes se disaient que c'étaient bien là les deux plus adorables créatures de Paris. Mais quoique Violette eût passé pour une fille perdue et que madame de Montmartel fût toujours surnommée Messaline blonde, on savait bien que c'étaient deux beautés imprenables. Violette représentait la vertu rentrée en possession d'elle-même après une passion fatale, et madame de Montmartel était le symbole de ces âmes pécheresses qui font des coquetteries à tout le monde, mais qui sont défendues par les fiertés dédaigneuses de l'épiderme. Elle disait toujours à ses amoureux : « Amusez mon esprit, mais ne me touchez pas. »

LIVRE III

LA FEMME DE NEIGE

L'histoire, c'est le roman épique; le roman, c'est l'histoire intime.

Dans le roman, il faut que la vérité se déchire le cœur et dise : « Voilà comme il battait ! »

...

Les stoïques disent : Rentrez au dedans de vous-mêmes. C'est là où vous trouverez votre repos; et cela n'est pas vrai. Les autres disent : Sortez dehors, et cherchez le bonheur en vous divertissant; et cela n'est pas vrai. Le bonheur n'est ni dans nous, ni hors de nous, il est en Dieu.

PASCAL.

La femme se console parce qu'elle pleure.

...

L'amour des beautés byzantines est doux à cueillir comme les roses sauvages, dont la pâle senteur ne pénètre que l'âme; on a je ne sais quelle chaste joie à se déchirer les mains à ces églantiers qui ont plus d'épines que de fleurs.

...